

[DEVARRIEUX, Claire, « Maudit Schreiber. Dernier volet de la saga schreibérienne. L'enfer du génie méconnu », *Libération*, n° 5390, 17 septembre 1998, p. 5.]

Maudit Schreiber. Dernier volet de la saga schreibérienne. L'enfer du génie méconnu.

Boris Schreiber, Hors-les-murs, Le Cherche Midi éditeur, 220 pp., 95 F.

Dans *Hors-les-murs*, qui clôt son œuvre « autoromancée », Boris Schreiber se fait interviewer par une journaliste imaginaire, Chantal Rouve. Elle ambitionne d'écrire un livre sur lui. « Mon étude?, dit-elle. Elle traitera de la méconnaissance subie par un créateur. Vous, en l'occurrence. » Elle l'interroge sur l'« enfer littéraire » qui a succédé à l'« enfer adolescent » raconté dans *Un silence d'environ une demi-heure* (prix Renaudot 1996, paru ensuite dans la collection « Folio »). Après chaque brassée de questions, l'auteur fore plus profond dans sa vie.

Tarder à être publié, et mal, à compte d'auteur parfois, comme chez Pierre Belfond. Essuyer le refus de Maurice Nadeau et des pontes de Gallimard. Voir paraître dix romans, et ne jamais être reconnu. Du moins, reconnu comme un génie. Tel est le drame de Boris Schreiber, jusqu'à ses premiers récits autobiographiques, *Le Lait de la nuit* (1989) et *Le Tournesol déchiré*, où apparut l'indestructible trinité. Le père, qui a reconstruit trois fois sa fortune, et qu'on a suivi de la soupe populaire d'Anvers aux palaces monégasques, en partant de Russie ; le fils proprement unique ; la mère, d'où vient le malentendu : « Selon maman, personne n'arrive à ma hauteur. Et comme aucune mère n'égale la mienne... Génie. Son Borinka : un génie. Et tous s'inclineront. Le voilà mon chemin : marcher vers cette promesse. » Rage, désespoir, personne ne s'est incliné. En fait, il n'a rien écrit qu'il se sait déjà incompris.

Il a eu 20 ans en 1943. Juif, il a travaillé pour les Allemands : « J'ai collaboré avec l'ennemi pour ne pas collaborer avec son obsession de me détruire. » L'après-guerre s'avère pire que la guerre, Boris Schreiber considère que, si les nazis n'ont pas eu sa peau, les médiocres sont plus forts. Les médiocres, les nuls, les « schreibéroréfuseurs ». Son rêve est moins de devenir célèbre que de les voir cesser de l'être. « Même aujourd'hui. Ma joie, c'est scintiller jusqu'à aveugler. Les aveugler tous. Être non pas un soleil qui réchauffe, mais un soleil de désert qui brûle. »

Chez un autre, le procédé de l'interview et la plainte du maudit seraient difficilement supportables. Boris Schreiber est insupportable, mais il a la grâce de ne pas le dissimuler. Il installe une réelle altérité dans l'égoïsme le plus fou. Il se met en scène martyrisant sa première femme : « Le dimanche où elle avait marqué une hésitation pour répondre à mon "Dis-moi, suis-je au-dessus de Shakespeare ?". Son hésitation, mon hurlement : "Conne ! Espèce de conne ! Personne n'a écrit aussi loin que moi, tu entends ? Sale conne !" » Il se met en pièces, se dit prêt à endosser toutes les turpitudes. « - Jusqu'à dénoncer? – Non ! Ma vie est la sœur siamoise des autres vies. »

DEVARRIEUX Claire

RECTIFICATIF DU 24/09/98

Précisions

Rendons à Dorothy Carrington-Rose ce qui lui appartient, à savoir le titre véritable de son livre (*Libération* du 17/9/98) : *Mazzeri, Finzioni, Signadori. Aspects magico-religieux de la culture corse* (publié aux éditions Alain Piazzola). Quant à la photo de Boris Schreiber dans le même numéro, elle n'était pas de Ferrante Ferranti mais de Martine Simon.